

XYZ. La revue de la nouvelle



Inédits

Coup de vent

Jean-Pierre Mercé

Numéro 37, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercé, J.-P. (1994). Coup de vent. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (37), 42–44.

COUP DE VENT

JEAN-PIERRE MERCÉ

Grenoble. Deux ans après les Jeux olympiques. C'est l'automne. Un jeudi après-midi. En bas, à côté du garage, il y a l'atelier. Il y a un établi. L'été précédent, avec un copain, il est monté sur l'établi. Il a fait le mariole. Il s'amusait bien. Il a voulu faire une pirouette pour épater le copain. Il a pleuré beaucoup. Une bosse sur le front et des égratignures sur les joues. Maman lui a badigeonné le visage de mercurochrome. Le lendemain, à l'école, on l'a appelé le clown. Dans le garage, la voiture n'est pas là: papa est au bureau. Le garçonnet joue avec Vagabond. C'est un malinois, un chien policier, mais avec le pelage tout doré. Vagabond, on l'a trouvé dans le jardin à Montpellier. Il avait les pattes en sang et il était tout maigre. Il a adopté la famille.

Le garçonnet lui tire les oreilles, met la main dans sa gueule. Vagabond ne mord pas. De temps en temps, il grogne un peu, pour le principe. Le garçonnet lui caresse le museau; le chien remue la queue. Le garçonnet court vers le jardin, saisit un caillou, le lance. Le chien court à la poursuite du caillou, le prend dans sa gueule et le ramène, tout faraud. Vagabond aime les cailloux. Le garçonnet aime Vagabond. Il lance un autre caillou. Le chien s'exécute. Le manège se poursuit un quart d'heure, puis ça devient lassant. Il court vers l'arrière du jardin, arrive devant le saule pleureur, saisit une liane et joue à Tarzan. Mais les lianes du saule pleureur sont beaucoup moins épaisses que celles qu'agrippe le seigneur de la jungle. Le garçonnet se retrouve le cul par terre. Vagabond s'approche, lui renifle l'oreille et lui lèche le nez. Le garçonnet se relève et gambade sur la pelouse qui s'étend jusqu'à la haie du fond. Juste avant la haie, il y a un petit carré où poussent des fraises. L'hiver dernier, tout était blanc. Avec son grand frère, il a voulu étrener les skis. Ce sont de vieux skis que leur a donnés

Auguste, un ami de la famille. Auguste, il est bricoleur et il est tout chauve du crâne. Il a rafistolé les skis, les a repeints. Ce matin-là, la neige était molle et on s'enfonçait sans glisser. Il a ôté les skis, a couru dans la neige qui lui arrivait jusqu'aux genoux. Il s'est cogné le pied contre les tuiles qui délimitent le carré de fraises. Ça lui a fait mal. Surtout, ça lui a semblé hypocrite de la part de la neige. C'est tout beau et blanc, mais après, on ne voit rien et on se cogne le pied. Près de la haie, un bourdon s'agite. Le garçonnet crie et court vers la maison. C'est l'heure du goûter. Ce qu'il veut: un morceau de pain, un de camembert, avec une barre de chocolat noir. Il a essayé l'autre jour. Sur la langue, au début, c'est bizarre. Mais après quelques secondes, le mélange est chouette. Il rit d'avance. Il remonte les escaliers en courant. La porte en haut est grande ouverte. Il parvient à la dernière marche, saisit la poignée et claque la porte derrière lui. Vagabond se met à couiner.

Le garçonnet ne comprend pas. Il n'avait pas entendu que le chien était sur ses talons. Vagabond continue de couiner. En même temps, il remue la queue. Ça gicle. Vagabond trotte dans tous les sens. Le garçonnet appelle sa mère. Il court vers la chambre, mais Vagabond le précède. Maman crie.

Dans la chambre, Vagabond remue toujours la queue. Ça asperge les murs, les rideaux, le lit. « Mais qu'est-ce qui se passe ? »

Vagabond couine sans arrêt.

Le garçonnet se met à pleurer. « C'est le courant d'air ! Le courant d'air, m'man ! La porte, elle a fermé avec le courant d'air et la queue elle a coupé et... »

Elle se penche, lui caresse le front, lui dit de se calmer. Puis, elle se retourne et saisit Vagabond par le collier, l'emmène dans la salle de bains.

Elle prend une serviette, en fait un garrot autour de la queue du chien. Vagabond ne couine plus, mais il tremble.

Le garçonnet retourne dans la chambre. Il s'approche de la table de chevet. Il y a une photo d'elle quand elle était jeune. Sur le front, une giclée.

Dans le salon, maman raccroche le téléphone. Elle fait signe à son fils de s'approcher. Il recommence à pleurer. Elle lui dit de se

calmer. Ce n'est pas grave. Quand papa va rentrer, ils emmèneront Vagabond chez le vétérinaire. Elle croit que le garrot va tenir. Il va falloir qu'elle lave la chambre. « Tu vas m'aider, mon chéri, dis ? Tu vas aider maman ? » Elle s'assoit sur le divan, prend la main de son petit dernier et lui demande d'expliquer ce qui s'est passé. Le garçonnet renifle plusieurs fois. Il a monté les escaliers, Vagabond derrière lui. Juste comme le chien arrivait en haut, un coup de vent, la porte s'est refermée et puis, la queue coupée. « C'est comme ça, m'man. C'est le coup de vent. Il a mal, Vagabond ? Ça va repousser, dis, m'man ? Dis, il a mal à la queue, Vagabond ? » Sa mère l'embrasse sur le front.

« Pauvre vieux, va ! » Maman explique à nouveau ce qui s'est passé. Papa hoche la tête. « Il faut faire attention, ma chérie ! Avec les portes ouvertes, c'est sûr qu'il y a des courants d'air. Tu te rends compte si ç'avait été le petit, hein ? Un doigt ou quelque chose ! » Maman regarde par terre. Papa saisit Vagabond par le collier et le traîne jusqu'à la voiture. Vagabond gémit, puis aboie. Il déteste la voiture. Dedans, souvent, il vomit. Maman aide papa à hisser Vagabond dans la 403. Les pneus crissent sur le gravier. Dans le salon, avec son frère et sa sœur, le garçonnet regarde la télé. Il pense à la queue qui remue, qui asperge tout.

Un simple coup de vent. Il a de la barbe, maintenant. D'ailleurs, il ne s'est pas rasé, aujourd'hui. Mais c'est la nuit. En ce moment, la barbe, ce n'est pas grave. Elle est allongée. Son fils pas rasé lui parle. Il n'arrête pas de parler. Il parle de n'importe quoi. Il a une voix enjouée. Il chuchote : « Ça va aller. » Il sait qu'il a raison. D'une manière ou d'une autre, ça va aller. Sa mère ne l'écoute pas. Elle n'entend rien.

Cinq jours plus tard, dans une église, il frotte ses joues fraîchement rasées, songe à Vagabond qu'on a dû faire piquer il y a douze ans. Il était aveugle, sourd, paralysé. La mort est préférable à certaines vies. Il pense à la queue coupée. Sa mère n'a jamais su la vérité. « J'ai menti pour toujours. » Puis, il s'avise que c'est ridicule de se dire ça. Quand il n'y a plus rien à faire, on pense n'importe quoi. Un coup de vent, et l'esprit tourbillonne.